

Le cardinal Capecelatro

— ET LES —

Rapports de l'Eglise et de l'Etat

Un discours que le cardinal Capecelatro, archevêque de Capoue, vient de prononcer en présence du clergé de sa cathédrale et des élèves de son grand séminaire, réunis pour présenter leurs souhaits du nouvel an, est l'objet de nombreux commentaires, aussi bien dans le monde du Vatican que dans les milieux politiques. Par une coïncidence assez singulière, ce discours d'un des membres les plus autorisés du Sacré Collège semble, en effet, former une sorte de trait d'union entre les récentes déclarations formulées par Léon XIII dans son allocution fin d'année aux cardinaux et à la haute prélature romaine, et la publication, plus récente encore, d'une brochure intitulée : *Les conditions de l'Etat et la paix religieuse en Italie ; les pensées d'un homme politique*, dont on a voulu attribuer la paternité à un ancien ministre, mais qui n'est sortie, en réalité, que de la plume d'un simple député sans ambitions gouvernementales.

Le cardinal Capecelatro, issu d'une des premières familles de l'aristocratie napolitaine et sujet des plus distingués de la congrégation des rédemptoristes de saint Alphonse de Liguori, a su se faire une renommée de bon aloi dans sa ville natale et ailleurs par de doctes ouvrages de polémique, d'hagiographie et de littérature religieuse. Elevé par Léon XIII, depuis plusieurs années déjà et en récompense de ses éminents services, au siège archiépiscopal important de Capoue ainsi qu'à la pourpre cardinalice, Mgr Capecelatro s'est toujours tenu en dehors du cercle de la cour pontificale et, quoiqu'il soit, depuis quelques années, préfet de la bibliothèque vaticane, il ne fait que de courtes apparitions à Rome, deux ou trois par an.

Léon XII a beaucoup d'estime et d'amitié pour le cardinal de Capoue, avec lequel il se trouve avoir, sinon une pleine et entière communauté d'idées, du moins identique d'aptitudes intellectuelles et de haute culture classique. Les différences qu'on peut relever entre leurs deux

caractères seraient plutôt la résultante de leurs origines respectives, ou, si l'on préfère, des milieux où ils sont nés et des goûts qu'ils ont contractés au cours de leurs études. Au point de vue littéraire, par exemple, je classerais volontiers Léon XIII parmi les humanistes empreints du grand souffle de la Renaissance, tandis que le cardinal Capecelatro, plus porté au mysticisme, plus épris d'acétisme, remonterait, de par ses tendances, jusqu'aux temps moins troublés du moyen-âge, Latinistes de haute valeur tous les deux, Léon XIII a un faible marqué pour les grands auteurs du siècle d'Auguste, et du paganisme en général ; — la plupart de ses compositions poétiques, les dernières notamment, revèlent assez en lui un disciple d'Horace ; le cardinal Capecelatro, lui, ne s'est pas départi d'un culte fidèle pour les écrivains purement chrétiens, pour la littérature des pères de l'Eglise.

Venant après l'allocution du pape et lui formant pour ainsi dire, un commentaire avec variantes et broderies souvent des plus inattendues, le discours de l'archevêque de Capoue ne pouvait être de plus d'actualité, au moment où les circulaires réitérées (jusqu'à cinq, en l'espace de peu de temps) du marquis di Rudini, président du conseil, aux préfets de la péninsule, touchant l'action et l'activité des catholiques en Italie, venaient de jeter l'émoi dans le camp de ces derniers.

Quoi qu'il en soit, il n'en fallait naturellement pas davantage pour ranimer à nouveau l'éternelle discussion des rapports entre le Saint-Siège et l'Italie monarchique ; et la presse quotidienne ou périodique, ou irrégulière de tous les claus, de toutes les couleurs, ne s'est pas fait faute de profiter de l'aubaine.

Ce n'est pas — soit dit en passant — que ces circulaires ministérielles, portant d'ailleurs toutes la mention : *Riservata*, indiquassent un revirement effectif dans la politique ecclésiastique du gouvernement. Elles étaient avant tout, dans la pensée de leur auteur, une espèce de *monitum* à l'adresse de certains meneurs du parti cléricale militant, qui, dans les nombreux congrès se succédant les uns aux autres dans toutes les provinces du royaume, ne craignaient point de se